



Un astronome à Pondichéry au XVIII^e siècle : Le Gentil et son rendez-vous manqué

Sumitra Muthukumar

Alliance française de Madras, Inde

sumimuthu24@yahoo.co.uk

<https://orcid.org/0000-0002-0884-8466>

Reçu le 30-08-2020 / Évalué le 05-09-2020 / Accepté le 10-09-2020

Résumé

En Europe, le XVIII^e siècle est marqué par un essor de découvertes en astronomie. Ces avancées scientifiques sont liées à l'amélioration des instruments d'observation mais aussi à l'importance de l'astronomie pour la navigation. Le mariage des deux a fait naître une nouvelle étape dans le monde scientifique qui marque à jamais l'histoire de l'Humanité. Selon la culture indienne, le destin de chaque homme est inscrit dans les étoiles ! Que faire quand un Européen décide de lier son destin à Vénus, l'étoile la plus désirable du ciel ! L'astronome Le Gentil, inspiré par l'astronome anglais Halley, décide d'entreprendre un voyage périlleux en Inde, un pays très loin de sa propre patrie ! Comment vit-il ses expériences ? Réussira-t-il sa mission ? Que devient-il ? Vénus a-t-elle capturé sa proie légendaire ? Nous essayerons d'y répondre en puisant dans les œuvres de Le Gentil et en levant le voile sur le destin singulier de cet homme, le plus malchanceux des astronomes !

Mots-clés : Le Gentil, Pondichéry, transit de Vénus, astronomie, mœurs

An astronomer in Pondicherry in the 18th century: Le Gentil and his missed appointment

Abstract

The 18th century in Europe is marked by a rise in astronomical discoveries. These scientific advances are linked to improvements in instruments of observation but also the importance of astronomy for navigation. The marriage of these two then engendered an episode in the scientific world which will for ever mark the history of Humanity. According to Indian tradition, the destiny of every man is written in the stars! What to do when a European decides to link his destiny with Venus, the most desirable star in the skies! The astronomer Le Gentil, inspired by the English astronomer Halley, decides to undertake a dangerous voyage to India, situated so far away from his homeland! How does he live his experiences, does he succeed in his mission, what becomes of him? Did Venus capture her legendary prey? We will attempt to answer by plunging into the works of Le Gentil and lifting the veil on the singular destiny of this man, the unluckiest of all astronomers!

Keywords: Le Gentil, Pondicherry, Venus transit, astronomy, mores

C'est là le sort qui attend souvent les astronomes. J'avais fais près de dix mille lieues ; il semblait que je n'avais parcouru un si grand espace de mers en m'exilant de ma patrie, que pour être spectateur d'un nuage fatal, qui vint se présenter devant le soleil au moment précis de mon observation, pour m'enlever le fruit de mes peines & de mes fatigues (Le Gentil, 1780 : 53-54).

Qui est ce personnage qui se prononce si douloureusement sur son sort ? De quel événement est-il question ?

Ces lamentations viennent de Guillaume Joseph Hyacinthe Jean-Baptiste Le Gentil de la Galaisière, scientifique plutôt connu comme l'un des astronomes les plus malchanceux.

Examinons la vie de Le Gentil pour comprendre comment la destinée aveugle n'épargne rien ni personne et peut même frapper la recherche scientifique et faire basculer des années de travail ardent.

Né à Coutances en Normandie le 12 septembre 1725, sa famille noble mais pauvre ne pouvait rien lui assurer d'autre qu'une bonne éducation. Son père était convaincu que c'était le seul héritage qui pouvait mettre son fils à l'abri des caprices du sort et lui procurer la fortune. Après avoir achevé ses premières études à Coutances, Le Gentil quitte sa région pour aller à Paris où n'ayant pas une idée précise de la voie qu'il voulait poursuivre il se mit à étudier la théologie dans l'intention d'embrasser une carrière ecclésiastique. Un jour, le hasard amène ce jeune homme curieux de tout au Collège Royal où il entend le célèbre professeur Delisle et bientôt, l'aspirant abbé, séduit par les astres, abandonne ses études de théologie au profit des celles d'astronomie. Il préfère passer ses soirées en observant le ciel que débattre inutilement des principes de la théologie sur les bancs de l'école.

Élève estimable assidûment plongé dans ses nouveaux cours, Le Gentil se fait vite remarquer par son professeur qui lui prodigue ses bontés. Peu de temps après, un ami propose de le présenter à M. Cassini, doyen des astronomes de l'Académie des Sciences. Le Gentil accepte la proposition avec joie, ne voulant laisser passer aucune opportunité de développer cette nouvelle passion pour les corps célestes. M. Cassini l'accueille avec gentillesse. D'un âge avancé, il considère tous les jeunes qui veulent se donner à l'astronomie comme ses propres enfants. Découvrant la forte attraction de Le Gentil pour l'astronomie, il lui suggère de venir se former à l'Observatoire de Paris sous la direction de son fils, Cassini de Thury et de son neveu, Maraldi, tous les deux membres de l'Académie des Sciences.

On ne refuse pas la manne du ciel ! Le jeune astronome en avait le secret désir et accepte tout de suite cette proposition. Il est si diligent dans son travail qu'on lui offre un logement à l'Observatoire. Il se dévoue à l'étude de l'astronomie si bien que son bienfaiteur écrit :

En peu d'années, le nouvel astronome se rendit familiers l'usage des instrumens, les observations les plus délicates, et les calculs les plus difficiles. Son zèle et ses connaissances acquises lui ouvrirent les portes de l'Académie des Sciences (Cassini, 1810 : 8).

Il devient membre en 1753 et justifie sa nomination en rédigeant un grand nombre de mémoires sur différents aspects de l'astronomie. Ces mémoires sont des textes lucides, montrant la sagesse et la connaissance approfondie de l'académicien.

À cette période, les astronomes du monde entier attendaient un événement céleste avec impatience : le rendez-vous du soleil avec la planète de l'amour, Vénus. Pourquoi cette attente ardente ? La réponse nous vient de Nazé Yaël qui dit : *Vénus, la bien-aimée est une alliée précieuse de l'Astronomie, car elle nous a permis de réussir un exploit : la quête de la taille réelle du Système (Yaël, 2004 : 190).*

En réalité, le transit de Vénus devant le soleil, c'est-à-dire l'éclipse partielle du soleil causée par Vénus n'a fait l'objet que de 5 observations par les astronomes, le dernier ayant eu lieu en 2012. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, malgré les progrès faits en astronomie, une question épineuse persiste : la détermination de la parallaxe du soleil, donnée essentielle pour calculer la distance terre-soleil. Si, c'est bien Johannes Kepler qui a découvert ce phénomène du transit de Vénus, ce sont d'autres astronomes européens qui ont essayé d'en faire l'observation. Pierre Gassendri a connu un échec mais l'astronome anglais Jeremiah Horrocks un autodidacte en astronomie, poussé par sa passion, corrige les tables astronomiques et prédit un transit pour le dimanche 24 novembre 1639. Horrocks devient le premier homme à observer un transit de Vénus.

Malheureusement, le jeune Horrocks avec des compétences extraordinaires meurt à l'âge de 22 ans. Avant de mourir, il avait quand même essayé d'établir la distance entre la terre et le soleil en utilisant le transit de Vénus mais ses calculs n'étaient pas du tout fiables. Son successeur l'astronome Edmond Halley a pris le relais. Il a observé un transit de Mercure à Saint-Hélène et a noté le temps de passage de la planète sur la face du soleil. Il a conclu qu'un autre observateur dans une autre partie du monde pourrait observer le transit à un endroit différent du disque solaire et ainsi il serait possible d'estimer la distance terre-soleil. Halley établit alors une méthode pratique qu'il publie dans un manifeste en 1716 où il

exhorte les astronomes du monde entier à tenter leur chance avec le prochain transit de Vénus prévu pour 1761. Edmond Halley avait alors 60 ans et il savait qu'il ne pourrait pas participer à cette aventure. Il avait raison car il meurt peu après. L'astronome a préféré observer le transit de Vénus à celui de Mercure pour ce calcul important car il estimait que Mercure était trop proche du Soleil pour présenter des différences de position significatives. Les autres astronomes n'étant pas convaincus, ont observé les 3 transits de Mercure de 1723, 1746 et 1753 sans succès. Le Gentil comprend alors que Halley avait raison et qu'il faut exclure Mercure car le mouvement rapide de cette planète sur la face du soleil empêche de déterminer de manière précise les moments de contact.

Alors que la date de transit approchait rapidement, l'astronome Joseph Nicolas Deslisle décide de commencer les préparatifs. D'abord il corrige une erreur de calcul commise par Edmond Halley et il établit une liste de sites propices pour l'observation du phénomène. Puis, il publie une mappemonde qui donne les meilleures positions sur la terre afin d'assister à ce spectacle céleste. Enfin, il mène une campagne publicitaire intense pour attirer l'attention du monde et préparer les astronomes à l'aventure. Malheureusement, la guerre de Sept-Ans fait rage sur le Vieux Continent et les Anglais et les Français sont dans des camps opposés. Néanmoins pour la science, les deux ennemis jurés ont décidé de mettre de côté leurs différences et d'organiser conjointement les expéditions dans différentes parties du monde. Pour la France Deslisle prend en charge les efforts français. Le Gentil a l'honneur d'être parmi des voyageurs proposés par l'Académie et nommés par le Gouvernement. César-François Cassini de Thury part pour Vienne, l'abbé Chappe pour la Sibérie, l'abbé Pingré pour l'isle Rodrigue, Mason pour la Cap de Bonne-Espérance et le Gentil s'est porté volontaire pour le lointain Pondichéry. Pister Vénus aux différents coins du monde pourrait sembler étrange. Il faut imaginer le courage nécessaire pour entreprendre un voyage aussi difficile et périlleux dans des contrées si éloignées de sa propre patrie mais les scientifiques comme Le Gentil sont guidés par les émotions les plus sublimes pour le progrès de la science et les découvertes profitables pour l'humanité. Il déclare avant de partir :

Il n'y a que la France qui monte les plus grandes entreprises qui concourent si fort au progrès des Sciences les plus utiles, l'Astronomie, la Géographie, et la Navigation (Ibid : 198).

Dès que le duc de la Vrillière lui a passé les ordres du roi, il se rend à Lorient. Le 26 mars 1760 il embarque sur *le Berryer* pour aller à l'isle de France, aujourd'hui l'île Maurice. Il arrive à isle de France le 10 juillet 1760. Le voyage fut paisible et il a pu faire *un très-grand nombre d'observations sur la détermination des longitudes par l'angle horaire de la lune* (Le Gentil, 1780 : 2).

Arrivé à l'isle de France, il apprend que la guerre entre la France et l'Angleterre est très vive en Inde et que Pondichéry est assiégée par les Anglais. Aucune possibilité donc de s'y rendre. Par ailleurs, l'arrivée de l'hiver gâche toute chance de partir car la mousson force les bateaux à prendre la grande route¹, le voyage devenant ainsi trop long et trop fatigant. Le Gentil se trouve obligé de rester à l'isle de France. Finalement, il décide d'aller à l'isle Rodrigues. Il commence à faire ses préparatifs pour le voyage quand le gouverneur de l'isle de France, Desforges Boucher reçoit l'ordre de Paris d'envoyer une frégate immédiatement à Pondichéry pour secourir le lieu.

Ayant été rassuré par les marins qu'il ne fallait que deux mois pour se rendre de l'isle de France à la côte de Coromandel où se trouve le port de Pondichéry, Le Gentil décide de ne pas manquer cette possibilité de partir pour l'Inde. Avec la permission du gouverneur Le Gentil embarque sur *la Syphide* le 11 mars. Hélas pour l'astronome, une fois entré entre dans la zone des vents de la mousson du nord-est, le bateau est contrarié par les calmes et les vents féroces. *La Syphide* erre pendant cinq semaines dans les mers d'Afrique, le long de la côte d'Ajan et dans la mer d'Arabie pour arriver finalement sur la côte de Malabar, devant Mahé le 24 mai. Mahé et Pondichéry étaient passées aux mains des Anglais et, au grand regret de Le Gentil, la décision est prise de retourner à l'isle de France. Le Gentil écrit dans son *Voyages dans les mers de l'Inde* :

[...] Mon journal que je tenais fort régulièrement jour par jour, fait voir que je me suis occupé comme je le devais, de mon observation; que mon but a toujours été de me rendre à la côte de Coromandel, et qu'on ne doit pas m'inculper si je n'y ai pas paru: c'est une justice que je prie les astronomes de me rendre & que j'ai lieu d'attendre de leur part[...] (*Ibid.* : 9).

Le Gentil est donc obligé de faire son observation du transit de Vénus tant bien que mal depuis le pont du bateau en mouvement et voici comment il raconte avec tristesse cette expérience fâcheuse :

J'observai, le moins mal qu'il me fut possible, le passage de Vénus, entrée & sortie. Cette observation, que je n'ai ni publiée ni calculée, est restée telle qu'elle a été faite, avec des remarques, dans le Mémoire cacheté [...] (*ibid* : 10).

Ironie du destin pour le malheureux astronome, ce jour-là était un jour parfait tant le temps était beau et le ciel radieux pour faire des observations.

Mais Le Gentil connaît bien les aléas que les scientifiques doivent rencontrer et il se console en disant :

Si le voyage que je venais de faire n'avait pas répondu à mes espérances, il m'avait au moins donné des connaissances que je n'avais pas auparavant sur les moussons; je fis avec cela un grand nombre d'observations sur les longitudes par le moyen de la lune (Ibid. : 12).

Sa soif de découvrir toujours aussi vive, il décide de faire toutes les observations qui pourraient se présenter concernant la géographie, l'histoire naturelle, la physique, l'astronomie, la navigation, les vents et les marées avant de retourner en Europe. Tous ces travaux prendront du temps, plusieurs années probablement. Ainsi il pourrait également attendre le prochain passage de Vénus sur le soleil qui doit avoir lieu le 3 juin 1769. Son objectif toujours en tête, il se résout *dès lors de ne point sortir des mers de l'Inde qu'à cette époque [...]* (Ibid. : 15).

Il fait plusieurs voyages à Madagascar qui lui fournissent des matériaux et il a la satisfaction de [...] *dresser une carte de la côte de l'est de cette isle, beaucoup plus sûre pour la navigation que tout ce qu'on avait eu jusqu'à ce moment* (Ibid. : 21).

Nous étions en 1765 et il était temps de penser au second passage de Vénus. Après avoir examiné toutes les options, Le Gentil décide d'aller à Manille aux Philippines pour faire son observation. À cette fin, il embarque sur le *Bon Conseil* et il arrive à Manille le 10 août 1766. Il y continue ses observations et il étudie le climat. Il en profite pour dresser une carte de Manille. Vers juillet 1767, il reçoit une lettre de l'astronome Joseph-Jérôme Lalande qui lui fait observer qu'il allait trop loin et que Pondichéry serait préférable pour l'observation. Réfléchissant aux avantages et aux inconvénients le voyageur prend la décision de se rendre à Pondichéry comme prévu. Après quelques faux départs, il débarque enfin le 27 mars à Pondichéry, quatorze mois avant le transit.

À Pondichéry, il trouve Jean-Law de Lauriston, gouverneur général pour le roi de tous les établissements français en Inde. Il est très bien accueilli. Le gouverneur s'apprête à aider l'astronome et fait construire un observatoire dans les ruines de l'ancien fort en moins de deux mois. Cet observatoire était grand et spacieux et Le Gentil s'y installe pour être plus proche de son travail. Il commence son travail en vérifiant la latitude et la longitude de Pondichéry. Le 23 décembre il observe une éclipse totale de la lune. Pour cet astronome passionné les nuits à Pondichéry en janvier et février sont si belles [...] *qu'on ne peut avoir d'idée du beau ciel que ces nuits offrent que lorsque on les a vues* (Ibid. : 52).

La date du transit approche. Les Anglais de Madras ayant envoyé un excellent télescope achromatique à Pondichéry, le spécialiste des astres attend le grand moment avec impatience. Il fait beau temps jusqu'à la veille du jour tant attendu, et tout le monde s'empresse de lui offrir des compliments mais le lendemain matin :

[...] *il s'éleva une espece de coup de vent, qui ne dura précisément que le temps qu'aurait duré l'observation : car Vénus devait sortir de dessus le soleil à sept heures du matin (Ibid. : 53).*

Quel chagrin, quel désespoir ressent ce voyageur venu de si loin ? Peut-être faudrait-il se référer à Racine : *Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachées : C'est Vénus tout entière à sa proie attachée*². Le destin de chaque homme est inscrit dans les étoiles dit-on ! Et le destin de Le Gentil, vraisemblablement attaché à la cruelle Vénus qui, une fois de plus a réussi à capturer sa proie. Pire encore, le ciel s'éclaircit peu après et ainsi se lamente l'astronome :

Or, le Soleil commença à percer le nuage à 7 h 30 ; le reste du jour & les suivans furent très- beaux ; de sorte que ce tourbillon semblait avoir été fait exprès (Ibid. : 53).

Comble de malheur, l'astronome apprend que le ciel avait été le plus serein à Manille, le lieu qu'il avait quitté malgré lui.

Dans les mois qui suivent, Le Gentil continue ses observations. Une comète apparaît au mois d'août. Il achève également une histoire des moussons et un examen des différentes routes maritimes pour aller de l'isle de France en Inde. Pourtant, sa mission principale échouée, Le Gentil, déçu, décide de repartir pour la France sur le vaisseau qui devait quitter Pondichéry au mois d'octobre. Mais une sérieuse fièvre le force à abandonner ce projet et il est au lit quand le vaisseau part. Il tombe malade une deuxième fois de la même fièvre accompagnée d'un flux dysentérique en décembre. Le Gentil est fatigué et il a envie de retourner en Europe. Aussi, à peine rétabli, il embarque sur le vaisseau *Le Dauphin* le 1er mars 1770. Ce bateau devait passer par l'isle de France avant de prendre la route vers la France. Le Gentil préfère rester sur l'isle de France et attendre un autre vaisseau l'*Indien*, car l'état de sa santé ne lui permet pas de continuer son périple pendant la mauvaise saison.

Les choses avaient bien changé à l'isle de France mais il continue à recevoir les marques d'attention de ses amis. Le commissaire ordonnateur lui propose deux fois des voyages de découverte de l'isle Otaïti (aujourd'hui Tahiti) et chaque fois il refuse. Comme Le Gentil l'avoue lui-même :

Le motif de découvertes était un motif bien puissant pour me décider à faire ce voyage ; mais des raisons plus puissantes encore m'obligeaient à le refuser. Je sentais que j'avais assez séjourné dans les mers de l'Inde ; le dégoût des voyages commençait à me prendre, & j'avais alors la plus grande impatience de revoir ma patrie (Ibid. : 79).

L'Indien arrive finalement le 26 juillet et, avec la permission des autorités, Le Gentil embarque sur ce vaisseau avec *toutes ses caisses d'histoire naturelle au nombre de huit* (*Ibid.* : 80) le 19 novembre 1770. Hélas, le bateau est assailli par un ouragan et avec beaucoup de difficultés retourne à l'isle de France le 1^{er} janvier 1771. Le pauvre astronome perd tout espoir. *Quelque désir que j'eusse d'être en France, je m'en voyais séparé par une barrière immense & vraisemblablement pour longtemps encore* (*Ibid.* : 82). Le commissaire ordonnateur lui a donné sa parole de le faire embarquer sur un des bateaux français qui revenaient de Chine. Des tracasseries administratives venant du gouvernement de l'isle de France empêchent son retour en Europe.

Finalement, et heureusement pour lui, la frégate espagnole *l'Astrée* arrive de Manille. Las et rebuté de toutes les demandes faites au gouverneur, Le Gentil s'adresse à un ami d'antan, de Modave, chevalier de Saint Louis et maître de camp pour intervenir auprès du capitaine du vaisseau espagnol Don Joseph de Cordoua. Ce dernier reçoit la proposition du chevalier avec plaisir et accepte d'emmener Le Gentil sur son bateau jusqu'à Cadiz. Il exprime sa satisfaction avec les arrangements ainsi : *Le navire est étroit mais la volonté ne peut être plus ample* (*Ibid.* : 89-90). Don Joseph de Cordoua a promis d'avertir le départ du bateau d'un coup de canon. Le 30 mars 1771 l'astronome entend une forte détonation et il rejoint rapidement *l'Astrée* avec ses effets et c'est ainsi qu'il quitte enfin l'isle de France. Comme il explique :

Nous mêmes à la voile le 30 mars 1771, & je partis de l'isle de France trois mois après mon retour sur l'Indien : temps où j'aurais dû, sans l'aventure de la tempête du 3 décembre 1770, être en France, ou au moins près de ses côtes. (*Ibid.* : 95). Il avoue quand même : [...] *Je dois ajouter ici que c'est le seul désagrément que j'aie essuyé dans nos colonies que j'ai visitées pendant mes voyages* (*Ibid.* : 94).

Le 1^{er} août, quatre mois après son départ de l'isle de France, Le Gentil arrive à Cadiz. Parfaitement reçu par le consul de France et après y être resté un mois pour se reposer, il se rend à Paris.

Je fis embarquer, sur un navire qui allait au Havre-de-grâce, mes caisses d'instrumens d'astronomie & mes livres, à l'adresse de M. le duc de la Vrillière. Pour moi, je pris la route de la terre avec tous mes papiers, cartes & journaux : mes caisses d'histoire naturelle étaient restées à l'isle de France (*Ibid.* : 118).

Ces caisses étaient remplies des coquilles rares et curieuses représentant le fruit de cinq années de recherche à Madagascar, à l'isle de France, au Mozambique et aux Moluques. Malheureusement pour lui, ces caisses ne sont jamais parvenues au

duc de la Vrillière à qui elles étaient adressées et malgré les lettres envoyées à l'isle de France il ne reçoit pas de réponse convenable.

D'un ton philosophique, il écrit : [...] *Je veux bien croire que les personnes qui ont disposé de mes coquilles, n'ont pas cru me faire un vol réel, parce que ce n'étaient que des coquilles : c'est une justice que je veux bien leur rendre* (Ibid. : 123-124).

Arrivé à Paris il apprend qu'il a été fait vétéran à l'académie royale des sciences sous prétexte de sa longue absence. Le Gentil se plaint : *Aussi ce fut une des aventures à laquelle je fus le plus sensible, ayant été absent uniquement pour le service des sciences, & n'ayant rien négligé pour revenir le plus tôt qu'il m'avait été possible* (Ibid. : 124). Il a eu tout de même la satisfaction de reprendre sa place d'associé astronome sous les ordres du roi.

De toute façon, son aventure n'est pas terminée. Avant de partir pour l'Inde, l'astronome avait engagé les services d'un procureur en Normandie, sa terre natale, qui devait gérer ses modiques revenus. Ce dernier l'avait informé de la mort de sa mère et que ses héritiers avaient répandu la nouvelle de sa mort et qu'ils convoitaient ses biens. Par conséquent, dès qu'il était possible le voyageur prétendu disparu et retrouvé s'empresse d'aller à Coutances. Ici, il est très bien reçu et il observe avec satisfaction :

Je fus très-bien accueilli de tout le monde ; on se mettait aux portes & aux fenêtres lorsque je passais dans les rues, & j'eus plusieurs fois la satisfaction d'entendre le monde me reconnaître & attester tout haut que j'étais pleinement en vie (Ibid. : 1780 : 129).

Toutefois, son fondé de pouvoir sans scrupule lui annonce qu'il a été volé tant de son argent que de celui de Le Gentil, qui ne le croit pas, intente un procès, le perd et se voit condamner aux dépens.

Dégouté des voyages et des affaires, l'astronome se tourne vers des choses plus plaisantes. Il se marie avec Mademoiselle Potier, issue d'un des plus nobles et des plus anciennes familles de Coutances car *il faut en convenir, savoir est un plaisir de l'être intelligent mais aimer est un besoin de l'être sensible* (Cassini : 1810 : 34). Une petite fille est née de cette union. Il passe le reste de sa vie choyé par sa famille et à rédiger un grand ouvrage et plusieurs mémoires sur l'astronomie et ses observations faites pendant ses longues années de voyages. Il meurt à Paris, le 22 octobre 1792.

Ainsi se termine le périple de cet astronome et voyageur, qui a manqué par deux fois son rendez-vous avec la Vénus capricieuse. Cependant, il ne faut pas croire que

sa mission s'achève en échec. Un savant trouve toujours des occasions de faire des découvertes et de tirer profit de ses pérégrinations. Ainsi Le Gentil dit :

Le séjour de vingt-trois mois que j'ai fait à Pondichéry, m'a fourni l'occasion de prendre sur l'Inde plusieurs connaissances que j'ai cru pouvoir piquer la curiosité des Européens ; mais si ce que j'ai recueilli se réduit à peu de chose, je crois que je puis au moins certifier la vérité des faits que je rapporte (Le Gentil : 1780 : 133).

Comme il est curieux de tout l'astronome nous a laissé des informations sur une variété de sujets, les mœurs, les coutumes, la manière de vivre, les fêtes, les maladies, la religion la flore et faune, les « pagodes³ », les danseuses indiennes et enfin et surtout l'astronomie des Indiens Tamouls.

La première observation concernant l'Inde selon l'astronome c'est la difficulté d'obtenir des explications. Les gens de la caste des « Bramines⁴ » ou des « Brames » sont les mieux instruits. Cependant il est très difficile de communiquer avec eux car ils sont réticents. Le Gentil ajoute que les « Bramines » comme les prêtres Egyptiens ne cherchent guère à satisfaire la curiosité des voyageurs. Il conclut donc qu'il faut passer beaucoup de temps en Inde pour avoir une connaissance suffisante des Indiens et qu'il préfère parler des faits avérés.

D'après notre savant, les Indiens sont beaux et bien faits, l'œil vif et spirituel. [...] *On y voit de très belles femmes, bien faites, ayant des traits à l'Européenne (Ibid. : 144).* Les femmes sont fidèles à leur mari et l'adultère est presque inconnu ce qui n'est pas le cas avec les femmes musulmans, [...] *il leur faut des verrouils, des jalousies des surveillans continuels (ibid : 146).* Les Indiens s'habillent les uns comme les autres et cet habillement n'a pas changé depuis plus de deux mille ans. Tous ces faits dit-il prouvent l'attachement des Indiens à leurs usages et coutumes et l'innovation n'est pas permise.

En ce qui concerne les mariages Le Gentil explique qu'on dresse un « pandal », une sorte de salle décorée au milieu de la rue couverte d'une grande toile pour écarter le soleil. Le soir on organise des danses des bayadères et chaque invité reçoit un collier fait des fleurs de « mougry » (le jasmin) (*Ibid. : 149*).

Le Gentil continue en disant :

L'Inde, quoique très-peuplée, ne m'a pas paru l'être au point que semblerait l'annoncer le climat. Des causes morales, sans doute, arrêtent le cours de la population ; car tout inspire la reproduction dans l'Inde. La chaleur du climat allume dans le sang une ardeur douce & ravissante ; l'air semble porter à la volupté ; il semble qu'on la respire (Ibid. : 162).

S'il lui était permis de faire une analogie avec humour, il la ferait avec l'exemple des moineaux amoureux qui avaient décidé de loger dans son observatoire à Pondichéry. Ces animaux dit-il, ne prennent jamais de repos et se joignent fréquemment. Dès qu'une couvée s'envole, les moineaux commencent une nouvelle famille.

En ce qui concerne l'éducation, l'astronome observe que les Indiens se limitent à peu de chose. Les garçons apprennent à lire et à écrire mais surtout à calculer ou compter. Ils utilisent un petit stylet pour écrire sur un petit livre fait des feuilles de latanier, espèce de palmiers (*Ibid.* : 167).

Le voyageur admire beaucoup les « pagodes » ou les temples indiens le résultat d'un travail ardu. Mais la caractéristique la plus frappante de la civilisation indienne pour lui c'est son immutabilité.

Les Indiens ont peu d'arts, encore ils ne cherchent point à les perfectionner ; aussi ont-ils peu d'outils. C'est avec le secours seul d'un petit ciseau & d'un petit marteau, qu'ils sont venus à bout de tailler dans les carrières même, des blocs immenses du plus beau et du plus dur granit, pour en bâtir leurs pagodes et les pyramydes, & pour former ces belles colonnes qui servent à soutenir l'enceinte. (...) Mais les Indiens sont des miracles de patience en tout ; c'est avec la patience qu'ils sont venus à bout de faire les grosses chaines de pierre, dont on admire les restes dans une de leurs principales pagodes de la côte de Coromandel [...] (Ibid. : 68-69).

Ces chaines ont été évidemment taillées dans la carrière, ainsi que les gros blocs de pierre dans lesquels elles passent (...) Ces Indiens n'ont pas plus fait anciennement que ce qu'on leur voit faire aujourd'hui à Pondichéry et aux environs, quoique plus petit. (...) Par la constitution de l'Inde, il est difficile que les peuples qui l'habitent, aient jamais eu d'autres secrets que ceux qu'ils possèdent aujourd'hui. De tems immémorial ils ont été tels qu'on les voit aujourd'hui ; la caste des orfèvres a toujours suivi cette profession, celle des maçons, celle des tailleurs de pierre de même ; je crois que de cette façon les secrets de l'art se perpétuent mieux, & sont moins sujets à se perdre ; mais aussi les arts doivent faire peu de progrès (Ibid. : 172-173).

Le Gentil exhorte les Européens à admirer les œuvres artistiques indiennes disant :

Cessons de tant admirer les pyramides d'Egypte, ou du moins partageons notre admiration entre les ouvrages des Indiens et ceux des Egyptiens. Les Indiens me paraissent originaux, & je pense que les Egyptiens n'ont travaillé qu'à leur

imitation. Si l'on a tant parlé de leurs ouvrages en Europe, c'est que l'Égypte est à notre porte, que l'Inde est trop loin, et qu'elle a été de tout tems d'un abord très-difficile aux étrangers (Ibid. : 173).

Le Gentil se montre également très intéressé par les tours d'adresse des Indiens. Il décrit en détail les charmeurs de serpents et leur habilité avec ces animaux. Il est aussi très impressionné par le « tour du sable » réalisé par un jeune indien. Ceci consiste d'abord à verser de l'eau dans un vase. Il trouble cette eau avec de la bouse de vache. Puis, on fait deux tas de sable de couleurs différentes normalement rouge et blanc, sur une table. Ensuite, les deux tas de sable sont mis au fond du vase séparément et bien remués dans l'eau et le spectateur est invité à dire le sable qu'il souhaite. Si le spectateur dit rouge, le sable rouge est versé grain à grain dans la main. Le sable apparaît aussi sec qu'avant. Le tour est répété pour le blanc. L'astronome assure qu'il n'y a point d'escamotage et il a fait faire le tour à découvert. La solution était en effet simple :

[...] Je fus fort étonné de voir qu'il ne consistait qu'à faire fricasser le sable dans un pot vernissé avec un peu de cire, à le remuer & le frotter contre le fond du pot, au moyen d'un petit tampon de linge ; ce qui fait que chaque grain est enduit de cire sans qu'il le paraisse : cela fait, en prenant une poignée de sable & en le serrant dans sa main, il se met en pelote, & reste dans cet état au fond de l'eau dans le vase, sans que l'eau puisse le pénétrer ni mouiller ; quand on la froisse légèrement entre les mains, la pelote redevient en grains, & ainsi on le fait filer et tomber peu à peu dans la main des spectateurs (Ibid. : 192-193).

Le Gentil s'exprime aussi sur l'art de « masser » pratiqué par les hommes et les femmes et c'est même lui, selon Littré, qui a introduit le mot « masser » dans la langue française (D'Souza : 1995 : 266). Très incommodé par la chaleur pendant sa deuxième année de séjour à Pondichéry, l'astronome se trouve incapable de marcher tellement il a des douleurs dans les jambes. Son « daubachy⁵ » lui conseille de se faire masser considérant que c'est une technique [...] *nécessaire dans l'Inde & facilite la circulation des fluides que la trop grande chaleur tend à croupir & auxquels elle ôte la liberté du mouvement ; que le massement rend les membres plus souples et plus agiles* (Le Gentil : 1780 : 174). Suivant le conseil le savant se fait masser et il nous livre une description minutieuse de cet art :

On est couché sur un canapé ou sofa, n'ayant sur le corps que la chemise ; dans cet état, la personne qui masse vous pétrit les membres les uns après les autres à peu près comme on ferait de la pâte ; cette même personne tire aussi les extrémités des membres assez pour faire craquer toutes les jointures des poignets, des genoux et des doigts, sans faire le moindre mal, car ces personnes sont de la plus grande dextérité (Ibid. : 173-174).

Le Gentil, ayant accepté ce plaisir, indique qu'il se trouve très bien et remarque :

Cette opération est peut-être une des plus voluptueuses & des plus sensuelles que l'amour du plaisir ait fait inventer ; [...] Il est certain qu'elle excite les plus délicieuses sensations ; et qu'on s'endort dans la plus grande ivresse (ibid : 175-176).

Les Indiens n'attachent aucune idée d'immodestie ou d'indécence à cet art de massage et semblent être un peuple qui pousse le raffinement des mœurs à son zénith.

Je doute qu'il y ait sur le reste de la terre un endroit où l'on réussisse mieux à prendre ses aises que dans l'Inde, où le pays offre tant d'attraits et de charmes, & où en même temps le peuple soit si doux. [...] Enfin, l'Inde est un pays rempli, pour ainsi dire, de magie & d'enchantements ; ceux qui y mettent le pied se trouvent en quelque sorte métamorphosés, si l'expression est permise. Ce pays ressemblerait assez en cela à l'isle & au palais enchanté de Circé, d'où Ulysse ne s'arracha qu'avec peine. C'est dommage que ce pays gémissent sous l'oppression des Mogols, nation ambitieuse, féroce & barbare (Ibid. : 177-178).

Traçant rapidement l'état de l'Inde sous les Mogols, il indique que les Indiens gémissent [...] *sous la tyrannie de ces fiers conquérants* (ibid : 178). Il attribue la raison au fait que les Indiens suivent la religion des « Brames », une religion douce, paisible qui porte la tranquillité jusqu'à l'hospitalité, tandis que la religion des Mogols est au contraire [...] *une religion destructive qui ne connaît que le fer* [...] (ibid : 179). Il n'est donc pas étonnant observe-t-il que les Indiens accepte le joug depuis l'avènement des Mogols.

L'astronome n'apprécie pas non plus le rôle des pouvoirs européens prenant part à des querelles intestines entre les princes Mogols dont les conséquences ne sont que la destruction et la ruine. Voici son observation :

La paix dans ces pays n'est qu'apparente ; il y a toujours un feu caché, qui brûle intérieurement, & qui mine insensiblement le plus beau pays du monde ; tantôt ce feu s'allume dans une partie, tantôt dans une autre, & consume bientôt des provinces entières ; car ce n'est pas là comme en Europe. Quand un Nabab, ou prince Mogol, porte la guerre quelque part, le peuple, sans aucune exception, déserte, abandonne son pays, et va se jeter dans les endroits tranquilles ; semblable à un troupeau de moutons, il a bientôt abandonné le lieu qui lui servait à pâturer ; alors les campagnes deviennent désertes, les cultivations ne reviennent point tant qu'ils sont dans la crainte que la guerre ne continue (Ibid. : 179-180).

Selon le voyageur, à part la dévastation des campagnes, les guerres influent aussi sur les manufactures et le commerce. Il remarque sagement que ces guerres ne profitent qu'à quelques particuliers et ne servent qu'à épuiser les ressources de la compagnie qui fait la guerre en leur faveur.

Tant qu'il lui est possible, Le Gentil tente de comprendre la religion des Indiens, désavantagé comme il est par son manque de connaissance de la langue savante des Bramines. Tout ce qu'il a à dire sur les croyances des Gentils⁶, et sur le fondement de leur religion, il l'a recueilli de Maridas, interprète du conseil supérieur de Pondichéry. Quand même il nous laisse un récit assez détaillé de la nature des principales divinités vénérées sur la côte de Coromandel. Il nous livre également une histoire de l'arrivée des Brahmines au Sud de l'Inde et comment ils ont pu convaincre le roi de Tanjaour d'abandonner le culte du dieu Baouth (Buddha) au profit de leur religion.

Chaque divinité est abritée dans une « pagode » ou temple et il n'y a pas de village sans « pagode ». Ce que Le Gentil trouve très intéressant c'est la manière de déterminer le lieu pour la construction de la « pagode ». Ainsi dit-il :

Ils conduisent une vache dans l'endroit à peu près où leur intention est de bâtir une pagode ; ils la laissent libre & passer la nuit dans ce lieu retiré. De grand matin, les Brames se rendent sur les lieux, les visitent exactement, cherchent avec grand soin l'endroit où la vache a fait ses excréments, & c'est là le lieu choisi, selon eux, par la divinité : c'est là où se trace la méridienne pour orienter la pagode (Ibid. : 241-242).

Par chance Le Gentil réussit à pénétrer à l'intérieur d'une « pagode » située à Vilmour, petite ville près de Pondichéry car il n'est pas permis aux Européens d'y entrer. Le portail de la « pagode » est formé par une belle pyramide fort élevée et au fond règne la plus grande obscurité. Normalement très prisé par l'Inde, l'astronome semble choqué et révolté quand il nous décrit l'intérieur de ces « pagodes ».

Au fond de ces pagodes, tout se passe dans la plus grande obscurité. Elles n'ont de jour que celui que peut leur procurer une porte très-étroite et très-basse, et une espèce de soupirail ou de lucarne, qui laisse seulement passer quelques rayons de lumière comme échappés. On y rencontre des niches, dans lesquelles on entrevoit des figures dans des attitudes que la délicatesse de notre langue m'empêche de décrire. C'est aussi bien la retraite des chauves-souris que la demeure des idoles.

Quand on entre dans ces lieux secrets, il semble qu'on va descendre dans le plus affreux cachot ; l'odorat est en même tems frappé par une puanteur révoltante,

occasionnée par la mauvaise odeur des chauves-souris qui habitent ces lieux, et des lampes dont les Brames se servent pour éclairer un lieu si renfermé ; à peine y voit-on encore à se conduire plusieurs minutes après y être resté pendant un peu de tems qu'on parvient à entrevoir les formes hideuses des idoles dont je viens de parler (Ibid. : 243-244).

Les pagodes des Indiens ont leurs fêtes mais ces fêtes se tiennent à l'extérieur. La fête principale est la procession annuelle des chariots, faite avec beaucoup d'ordre et de cérémonie. Les chariots sont des machines lourdes richement ornées. Les divinités qui y sont exposées (des statuettes en bois ou en bronze) sont arrangées fort proprement les unes à côté des autres. L'astronome assiste à la fête de Vilnour, qui se tient en été, aux environs de la pleine lune. La procession commence vers minuit et dure deux ou trois heures. Le Gentil rapporte l'ambiance de cette occasion, la foule qui y assiste.

A Vilnour, où il n'y a pas d'éléphants, la procession était précédée d'un chameau monté par un Indien qui battait de tems en tems avec les mains sur un petit tambour appelé tam-tam ; immédiatement après, marchaient deux longues files de flambeaux. Ce sont des espèces de réchauds plus creux que larges, qui sont au bout d'un bâton de trois à quatre pieds de longueur & que l'on remplit de bouse de vache bien séchée au soleil ; on y met le feu et on l'arrose de tems en tems avec l'huile, ce qui forme beaucoup de fumée et une odeur fort désagréable : c'est là tout l'encens qu'ils offrent à leurs divinités. Suivent les chariots trainés par une multitudes d'Indiens, avec des cordes. Des danseuses vêtues de blanc, au nombre de dix, marchaient sur deux rangs, et précédaient immédiatement les chariots. A la tête de toute la procession était le maître des cérémonies ; de tems en tems il sonne une petite clochette, la procession s'arrête alors, & les danseuses dansent devant l'idole pendant un petit moment, après lequel la procession reprend sa marche (Ibid. : 257-258).

L'astronome nous parle aussi des autres fêtes importantes au Sud de l'Inde. Il mentionne en particulier, « la fête du feu » ou ce qu'il appelle « la fête des charbons ardents ». Toujours liée à quelque calamité publique, c'est une sorte de sacrifice où les Indiens creusent un fossé dans la campagne et le remplissent avec des charbons qu'ils allument par la suite. Le Gentil observe :

Je ne me rappelle pas que j'eusse jamais vu tant de monde assemblé. Des milliers d'âmes assistent à la fête ; tous les travaux étaient cessés. [...] La campagne ressemblait à la plus belle foire [...] (Ibid. : 270).

Pendant les préparatifs du terrain pour la fête, la divinité sous forme d'une statuette en bronze, placée au centre d'un oratoire orné des guirlandes, sort de

la « pagode » et se promène dans la ville. Une fois la divinité arrivée sur le lieu de célébration, la cérémonie commence :

Une soixantaine d'Indiens, plus ou moins, le corps tout nu, & barbouillés de jaune depuis la tête jusqu'aux pieds, un grand coutelas à la main, faisant de grands sauts et poussant de grands cris, traverserent ainsi le brasier dans la longueur avec beaucoup de vitesse et gagnèrent promptement le bourbier (Ibid. : 270-271).

Les Européens, témoins de cet événement, étaient convaincus que les Indiens se frottaient les pieds avec le jus d'une herbe pour éviter la brûlure. Le scientifique, ayant été prévenu de cette cérémonie, est allé observer de près les préparatifs. Il nous rapporte que ces gens ne trichent pas. Il nous explique que, les Indiens ayant l'habitude de marcher pied-nus tout le temps le dessous de leurs pieds a durci pour former une sorte de semelle épaisse et, ainsi, ils ne ressentiraient pas la moindre douleur.

Ce voyageur curieux nous laisse aussi un récit sur des danseuses indiennes nommées bayadères. Ces filles contribuent à l'agrément de la vie des Indiens et des Mogols et sont le principal amusement des riches. Il n'y a point de fête ou d'assemblée publique sans bayadères. Ces femmes sont des femmes publiques qui se donnent à tous ceux qui peuvent payer leurs services. Le Gentil nous assure que ces femmes ne sont pas du tout méprisées par la société, ce qui n'est pas le cas en Europe car elles ont l'honneur de danser devant les objets de culte du pays. En plus, leur habillement est beaucoup plus décent que celui des danseuses de théâtre en Europe.

Elles ne pourraient pas danser en public, si elles n'avaient qu'une simple jupe ; leurs danses consistent presque toutes en tours de souplesse & de force ; elles font prendre à leurs corps toutes sortes de postures ; elles ont avec cela des mouvements & des attitudes si lascives, que si elles n'étaient pas couvertes, et si elles n'avaient qu'une simple jupe, leurs danses seraient très immodestes : ce qui n'arrive jamais en public (Ibid. : 261).

L'astronome semble pris d'admiration pour ces danseuses et il dit :

Il est certain que ces filles, dans cet habillement, ont fort bonne grâce ; il a quelque chose de majestueux & de noble, que l'on ne trouve point dans celui de nos danseuses ; il a même, quoique plus décent que le leur, un air plus voluptueux & plus séduisant. Cet habillement varie un peu selon les provinces ; mais il est par tout magnifique, & nulle part la taille de ces femmes n'est altérée : on ne connaît point dans l'Inde l'usage barbare des corps de baleine, qui défigurent la nature (Ibid. : 266).

Enfin et surtout, Le Gentil nous apporte un tas de détails concernant son domaine d'expertise, l'astronomie. En effet, l'astronome avait tant entendu parler de l'exactitude des calculs des Indiens concernant les éclipses du soleil et de la lune qu'il admet que son premier objectif en arrivant à Pondichéry était de s'enquérir à ce sujet. Il apprend que seules les personnes de la caste des « Brames » connaissaient ces calculs et qu'un très petit nombre d'entre eux pouvait en faire, cette science étant une sorte d'héritage qui passait de père en fils dans certaines familles « Bramines ». La nouvelle d'un astronome français envoyé par le roi de France à Pondichéry pour observer une étoile qui devait paraître en 1769 avait attiré l'attention de plusieurs « Brames » qui, (par conséquent), venaient visiter Le Gentil par curiosité. Ainsi, Nana Motu, un « Brame » de Tirvalour se présente et il accepte de faire les calculs pour l'éclipse totale de lune du mois de décembre 1768 devant l'astronome. Le « Brame » revient ; il fait ses calculs à l'aide d'un petit paquet de feuilles de palmier et un sac de cauris (espèce de petit coquillage) et il donne toutes les phases de l'éclipse en moins de trois quarts d'heure. Le Gentil qui compare ces calculs avec des Ephémérides, constate la conformité et il est poussé à l'admiration pour la méthode. En demandant combien de temps il lui faudra pour apprendre cette méthode, le Brame répond avec un air de supériorité, que quatre mois suffisent avec le talent requis. Malheureusement, le Brame, fidèle aux préceptes de sa caste ne cherche qu'à l'amuser et à le tromper. Il est finalement obligé d'avoir recours à un « Tamoult⁷ » qui, lui-même, avait bénéficié de l'enseignement du « Brame ». Celui-ci ayant caché les mêmes informations au Tamoult, ce dernier n'eut d'autres solutions que de les lui dérober.

Le Gentil note que l'astronomie indienne, même si imparfaite, est plus avancée que celle qu'on trouve en Chine et il est d'opinion que cette astronomie est venue de Chaldée. Il nous laisse ce récit sur les astronomes indiens :

Ils font leurs calculs astronomiques avec une vitesse et une facilité singulières, sans plume & sans crayon : ils y suppléent par des cauris (espèce de coquilles) qu'ils rangent sur une table, comme nos jetons, & le plus souvent par terre. Cette méthode de calculer m'a paru avoir son avantage, en ce qu'elle est bien plus prompte & plus expéditive que la nôtre : mais en même tems elle a un très grand inconvénient ; il n'y a pas de moyen de revenir sur ses calculs, encore moins de les garder puisqu'on efface à mesure qu'on avance. Si l'on est, par malheur trompé dans le résultat, il faut recommencer à nouveau. Mais il est bien rare qu'ils se trompent. Ils travaillent avec un sang-froid singulier, un flegme & une tranquillité dont nous sommes incapables, & qui les mettent à couvert des méprises que nous autres Européens ne manquerions pas de leur faire à leur place (Ibid. : 329).

Leurs règles de calculs astronomiques sont en vers énigmatiques qu'ils savent par cœur ; par ce moyen ils n'ont pas besoin de tables de préceptes. Au moyen de ces vers qu'on leur voit réciter, comme nous faisons nos formules, à mesure qu'ils calculent, & au moyen de leurs cauris, ils font les calculs des éclipses de soleil et de lune avec la plus grande promptitude (Ibid. : 330-331).

À la fin le savant admet que tout ce qu'il a pu apprendre de l'astronomie des Brame c'est l'usage du gnomon, la longueur de l'année, la procession des équinoxes, la division du zodiaque en vingt-sept constellations, et le calcul des éclipses de soleil et de lune.

Le Gentil, l'astronome est venu en Inde pour observer le transit de Vénus. Le sort veut qu'il manque son rendez-vous par deux fois. Comme c'est souvent le cas avec les voyages qui vont de travers, le bonheur ne vient pas des périples eux-mêmes mais dans l'écoute des récits, des histoires et des expériences. Le Gentil a immortalisé ses aventures dans son mémoire en deux volumes *Voyage dans les mers de l'Inde*. Il nous raconte avec une ouverture d'esprit remarquable pour l'époque. On lui est redevable de sa contribution pour la connaissance l'Inde, en particulier sur le pays tamoul, sur Pondichéry et ses environs au XVIII^e siècle, sur les mœurs et bien sûr l'astronomie.

Bibliographie

- Cassini, J.-D. 1810. *Éloge de M. Le Gentil*. Paris : Imprimerie de D. Colas.
- D'Souza, F. 1995. *Quand la France découvrit l'Inde*. Paris: L'Harmattan
- Hogg, H. Sawyer. 1951. Le Gentil and the Transits of Venus, 1761 and 1769 *Journal of the The Royal Royal Astronomical Society of Canada*, vol 45, p. 37-44. 89-92, 127-137, 173-178.
- Le Gentil. 1780. *Voyages dans les mers de l'Inde*, tome 1. Suisse : Libraire Associés.
- Michaud, J.F., Michaud, L.G. 1819. *Biographie Universelle, Ancienne et Moderne*. Paris : L.G. Michaud.
- Nazé, Y. 2004. « Rendez-vous avec Vénus » *Le Ciel*. vol.66, p. 190-200 et 230-244.
- Foix, B. 2019. *Une présence française. Le voyage savant de l'astronome Le Gentil (1725-1792)*. Paris: Edilivre.

Notes

- 1.L'une des routes pour aller en Inde consistant à rester dans les vents d'ouest jusqu'au méridien des îles Saint-Paul et Amsterdam, puis à prendre la direction du nord.
2. Racine, *Phèdre*, Acte 1, scène 3.
3. On donne le nom de pagode aux édifices religieux d'Inde et d'Extrême-Orient, généralement dédiés au Bouddhisme ou à l'Hindouisme. Dans la langue courante, le terme de pagode est plutôt utilisé pour désigner les temples, monuments religieux relevant de l'architecture indienne.
4. Membre de la caste sacerdotale, la plus haute des quatre principales castes hindoues.

5. Interprète indien, littéralement quelqu'un qui parle deux langues.

6. Gentils, du latin *Gentiles*, est la traduction habituelle de l'hébreu *Goyim*, nations, qui finit par désigner les non-Juifs. Les auteurs chrétiens ont aussi employé ce mot pour désigner les païens. Dans ce contexte, ce sont les Indiens qui suivent la religion de l'Inde pour les distinguer des musulmans.

7. Membre d'une ethnie indienne.